

romaine particulièrement apte à recevoir le dépôt chrétien. Le premier est un fait qui me paraît unique, auquel je ne vois pas de cause assignable, et qui me semble une disposition spéciale de la Providence. Les Grecs et les Romains, peut-être les seuls dans l'antiquité, ne connurent jamais la polygamie. Elle fut pratiquée à Jérusalem, elle ne le fut ni à Rome ni à Athènes. Ce fait n'est pas aussi secondaire qu'on peut le croire. Avec la polygamie, vous avez la femme méprisée; par suite les liens de famille affaiblis, la paternité moins respectée et plus despotique; la personne humaine diminuée de valeur dans la famille, par suite dans l'État; la liberté individuelle amoindrie, la liberté politique impossible; le lien de la nation affaibli par l'affaiblissement du lien de la famille; les idées de cité, de patrie, de patriotisme à peu près inconnues. Souvent l'homme, ainsi moralement abaissé, s'abaisse intellectuellement; il y a peu de poésie, encore moins de beaux-arts, moins encore d'éloquence, de science assez peu, de philosophie pas toujours. Avec la monogamie au contraire, malgré les vices effroyables qui l'accompagnent souvent, mais dont la polygamie est loin de préserver, vous avez en général la race physiquement, moralement, intellectuellement, politiquement, militairement plus forte. Vous avez la femme plus honorée<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ainsi, non-seulement à Rome, où on sait quelle était la dignité de la matrone, à Sparte où l'on sait quelle était la puissance et la liberté des femmes; mais même à Athènes et dans toute la Grèce, si on les compare à l'Orient. Aristote établit comme un trait distinctif entre la société hellénique et la société barbare, que la femme en Grèce est considérée comme la compagne, non comme l'esclave de l'homme. (*Polit.*, I, 1, 5.) Voyez aussi dans Hérodote (V, 18 et s.), la vengeance exercée par le fils d'un roi de Macédoine contre un satrape perse qui avait voulu faire paraître les femmes à une orgie, et dans Xénophon (*Anabase*), la fierté d'une captive athénienne et son mépris pour les femmes de l'Orient.

la famille plus sérieuse, la paternité plus attachante; vous avez la solidarité de l'homme avec sa race, par suite avec sa ville, par suite avec son peuple; vous avez l'indépendance nationale et le dévouement à la chose publique. L'homme a une plus grande valeur, par suite plus de liberté; il apprend à s'estimer et à se grandir; il est citoyen, il est soldat, il est artiste, il est philosophe. Vous avez les Grecs de Léonidas au lieu des Perses de Xerxès et des Chinois d'aujourd'hui.

De plus, cet ennoblissement de l'être humain par la monogamie enfantait une conséquence qui est à mes yeux le second point honorable de la société gréco-romaine: avec plus de liberté venait plus d'égalité. Ce dernier mot peut choquer, et j'avoue qu'il n'est vrai que relativement. A Rome et dans la Grèce, il y eut des inégalités révoltantes et odieuses; la loi de famille y fut dure, la loi sociale oppressive, la loi de la cité méprisante. L'étranger, le prolétaire, l'esclave surtout y vécurent sous un régime plus tyrannique qu'il ne le fut souvent chez d'autres nations païennes. Mais ce que je veux dire, c'est qu'à Rome et dans la Grèce il n'y eut point de castes, point d'exclusion héréditaire tellement fatale et tellement consacrée qu'elle résistât à toute la puissance des siècles et à toutes les volontés des gouvernants. Après tout, la suprématie des Eupatrides d'Athènes et celle des patriciens à Rome n'étaient pas si inhérentes à la cité que la cité n'ait pu traverser sans péril la crise de leur destruction. Rome et la Grèce eurent des sujets, des ilotes, des esclaves, des proscrits; elles n'eurent point de parias; point de race si fatalement exclue qu'elle ne pût rêver, étrangère, le droit de cité; proscrire, l'amnistie; esclave, la liberté. La caste des Sou-

tras, la dernière de toutes dans les Indes, est plus exactement fermée aux parias que le sénat de Rome ne l'était au petit-fils de l'esclave.

Ainsi l'esclavage lui-même, si dure que fût sa loi, n'était pas sans espérance. Dans l'Inde, l'esclave est séparé de son maître par la caste; en Amérique il l'est par la couleur; aussi en ces pays l'affranchissement est-il rare, souvent prohibé par la loi, et ne mène-t-il jamais à la complète égalité. En Grèce et surtout à Rome, l'affranchissement est plus populaire, plus libre, plus fréquent, plus efficace. Le respect de soi-même conduit, jusqu'à un certain point, au respect d'autrui; donner la liberté à autrui, c'est une des libertés du citoyen romain; un des privilèges du droit de cité, c'est de se transmettre et de pouvoir faire d'un esclave un citoyen romain. Une pirouette, un petit soufflet sur la joue, une formule balbutiée du bout des lèvres, et cet homme qui était votre propriété sera, sauf certains devoirs de reconnaissance et de respect, votre égal, citoyen comme vous, ayant droit de suffrage comme vous, l'homme le plus libre qui soit au monde; son fils pourra être chevalier romain, son petit-fils pourra être sénateur, son arrière-petit-fils pourra être consul, empereur même. Il n'y a pas une famille dans l'empire romain qui doive désespérer de quoi que ce soit. Cette possibilité de l'affranchissement rapprochait quelquefois singulièrement le maître de son serviteur. Le *verna*, l'esclave né dans la maison, était élevé avec son jeune maître et gardait avec lui un franc parler devenu proverbial. L'esclave n'était donc pas toujours un homme d'éducation et de mœurs infimes; il était artiste, médecin, secrétaire, pédagogue, confident, ami de son maître. Les témoignages d'affection

entre maîtres et esclaves ou affranchis sont fréquents dans les inscriptions sépulcrales; les exemples de dévouement de l'esclave ou de l'affranchi à son maître sont fréquents dans l'histoire. La tombe de famille s'ouvrait aux affranchis, aux affranchies et à leur postérité (*libertis, libertabus posterisque eorum*). Dans bien des inscriptions le mari figure comme patron de sa femme; dans d'autres la femme comme patronne de son mari. L'amour s'était formé d'un côté à l'autre de la barrière domestique, et le droit d'affranchissement s'était trouvé là pour la lever.

Enfin tous ces éléments de liberté qui se développent sous l'empire de la loi du mariage unique étaient couronnés par la liberté de l'intelligence. A cet égard je n'ai rien à dire, et le développement intellectuel de Rome et surtout de la Grèce est assez notoire. D'autres peuples ont accompli de grands labeurs intellectuels; mais quand ces labeurs ont-ils été aussi sympathiques et aussi féconds? Quand est-ce qu'un coin de terre tel que l'Attique, grand comme à peu près la moitié d'un département français, a pu, en un siècle ou un siècle et demi, produire une pareille moisson de poètes, d'artistes, de philosophes? Quand est-ce, d'un autre côté, que la pensée humaine a été plus hardie et plus diverse, a essayé plus de systèmes, parcouru des extrémités plus opposées, moins ménagé les idées reçues, les préjugés mythologiques, les traditions sacerdotales? Je sais très-bien qu'ici la part de vérité atteinte ou même entrevue n'est pas bien grande; je sais que la part de vérité enseignée aux peuples et acceptée par eux doit être comptée comme rien: mais, n'y aurait-il eu, dans ce labeur de la philosophie grecque, que le côté négatif, la guerre faite plus ou moins ouvertement aux dieux de l'Olympe, le discrédit des

fables, la critique du polythéisme; il est certain qu'une aide était préparée par là à la propagande chrétienne. Les Pères de l'Église n'ont craint de se servir ni de Socrate, ni de Platon, ni d'Épicure, ni d'Evhémère.

Ainsi, par ces trois côtés, — par la loi de la monogamie qui relevait la famille, et servait comme de pierre d'attente à la morale chrétienne; — par l'absence de caste et la faveur des affranchissements qui préparait la sociabilité chrétienne; — par le labeur intellectuel et philosophique qui avait entr'ouvert les esprits au dogme et à la polémique chrétienne, — le monde gréco-romain était désigné plus qu'un autre à l'action du christianisme. Nous ne méconnaissons en rien et nous ne voulons pas atténuer les obstacles, humainement invincibles, que la foi du Christ a rencontrés dans le monde gréco-romain comme elle les a rencontrés ailleurs. Nous voyons la main de Dieu dans la victoire surnaturelle par laquelle la foi a brisé ces obstacles; mais nous voyons aussi la main de Dieu dans la destination séculaire qu'elle avait faite de cet empire gréco-romain pour recevoir en son sein le christianisme. Il avait été préparé comme le berceau pour abriter l'enfant nouveau-né, ou comme le bassin pour recevoir les eaux d'un fleuve; ce qui n'empêche pas que la vie de cet enfant à travers mille périls ne soit un miracle, que les eaux de ce fleuve, pour se répandre librement, n'aient eu à renverser bien des digues invincibles à la puissance humaine. Qu'il y ait eu entre la prédication chrétienne et la civilisation de la Grèce et de Rome quelques côtés sympathiques, on ne saurait en douter. Voyez comme cet empire romain a reçu le christianisme et s'est promptement converti à sa loi, parce que, malgré son abaissement et ses vices, la famille s'y mainte-

nait par la monogamie, l'esprit d'égalité par la faveur des affranchissements, l'esprit philosophique par la liberté de l'intelligence. Voyez, au contraire, comme l'Orient moderne, mahométan ou païen, avec la polygamie, avec les castes, avec l'inertie intellectuelle, résiste obstinément depuis tant de siècles à l'action chrétienne!

Or, sur ces trois points, nous allons voir le christianisme rendre, avec usure et dès le premier jour, à la civilisation classique, l'aide qu'il a reçue d'elle. — Dans la famille antique, il a trouvé un germe de bien : la monogamie; ce germe de bien, il va l'agrandir, l'épurer, et produire la famille chrétienne. Et, grâce à ce salubre voisinage, la famille païenne elle-même s'ennoblira, s'épurera, fera quelques pas vers la famille chrétienne. — Dans la vie sociale, il a trouvé un autre principe de bien : la voie ouverte à l'affranchissement de l'esclave; il va se précipiter dans cette voie, et il arrivera à constituer dans le sein des communautés chrétiennes une vie toute nouvelle où l'esclavage n'existera plus, je puis dire au moins, ne se sentira plus. Et à son tour, gagné par la contagion et l'exemple, l'esclavage païen s'adoucirait; les princes, sans se douter probablement de ce bienheureux concours, travailleront avec les docteurs de l'Église pour arriver à fonder une société sans esclaves. — Enfin, dans la vie intellectuelle, le christianisme a rencontré la liberté des philosophes, dont il profite pour donner cours à ses doctrines; il s'est servi de leurs armes pour renverser les dieux et fonder un enseignement autrement salubre, lumineux et pur que celui d'aucun philosophe. Et à son tour la philosophie païenne, profitant de cet enseignement qu'elle combat, élèvera ses idées, affermira sa doctrine, saura

mieux ce qu'elle pense, pensera des choses plus hautes et plus vraies.

Le christianisme joue donc un grand rôle et tient une grande place à cette époque où les vertus païennes sont sur le trône. On cherche à l'étouffer, et lui-même il se cache; aussi son action n'est-elle visible que par reflet. C'est le flambeau que nous ne voyons pas, mais dont nous voyons la lumière; c'est la fleur cachée qui ne se révèle que par son parfum. Ces orgueilleuses vertus qui siègent sous la pourpre, ces empereurs philosophes et persécuteurs de l'Église ont été souvent redevables à l'Église du bien que l'histoire reconnaît en eux. Leur morale, leurs lois, leur empire se sont purifiés bien souvent par l'action latente et l'imitation involontaire de ces adeptes que Domitien avait cru écraser comme des vers de terre dans les retraites souterraines des catacombes. C'est par là surtout, par l'aide non appelée sans doute et non acceptée du christianisme, mais par son aide, que s'explique à mes yeux cette demi-résurrection du monde romain.

Il y a plus, et peu s'en fallut peut-être que cette époque ne devint pour le christianisme une époque d'entière liberté. L'ère des apologistes, je l'ai dit, avait commencé en même temps que se continuait l'ère des martyrs; le christianisme avait parlé hautement aux peuples, aux philosophes, aux princes. Cette parole, qui était à la fois une aide pour tout bien et un obstacle à tout mal, les troublait plus encore qu'elle ne les irritait. Frappés de tant d'éloquence, étonnés de tant de raison, embarrassés de tant de vertus, ils flottèrent entre l'admiration et la haine, l'émulation et la colère, la sympathie et la persécution; ils voulurent proscrire et ils voulurent imiter; ils vacillèrent

entre une indulgence qu'ils savaient impopulaire et une persécution qu'ils savaient inutile; ils eurent des jours de colère aveugle, ils eurent des jours de tolérance presque sympathique; des imitations de Néron et des vellétés de Constantin. Que savons-nous? quelques jours de plus peut-être; un peu plus de fermeté dans le cœur et un peu plus de clairvoyance dans l'esprit de Marc Aurèle: l'Église eût été affranchie par l'empire, et l'empire eût été sauvé par l'Église.

Voilà donc les faits que nous allons suivre et le travail que nous allons étudier à travers l'époque qui se présente à nous: — dans l'ordre politique les empereurs s'efforçant de combattre l'œuvre si avancée de la décadence; — dans l'ordre moral, l'Église chrétienne, à leur insu, leur venant en aide par la loi de la famille qu'elle purifie, par la loi sociale qu'elle rend plus humaine et plus vraie. Tout le bien de ce siècle est chrétien; et c'est à l'Église, j'en suis convaincu, qu'est due cette époque, qui n'est pas tout à fait un âge d'or, mais qui est l'époque honnête, l'époque sensée, l'époque incontestablement la plus honorable de l'empire romain.

Tel est ce siècle, sujet d'une dernière étude que je veux demander encore aux annales romaines. Je dois seulement en avertir, ici le drame et le pittoresque nous manqueront. Les grands historiens nous abandonnent: le temps a déchiré, malheureusement pour nous, le livre presque tout entier des *Histoires* de Tacite. Suétone, écrivain curieux, quoique sans génie, nous suivra quelque temps encore; mais, à la mort de Domitien, il nous quitte. Dion Cassius, ce Grec du troisième siècle, nous manque lui-même; il ne nous reste que son abrégia-

teur byzantin du onzième siècle, Xiphilin. Les règnes si célèbres de Trajan, d'Antonin, de Marc Aurèle, sont au nombre de ceux dont l'histoire est la plus pauvre. Les monuments de la pensée subsistent en assez grand nombre; les monuments de l'histoire ont disparu. Nulle époque n'eut des annalistes plus secs, plus indigents, plus tardifs. Ces saint Louis du paganisme n'ont pas eu de Joinville. Nous avons, il est vrai, les inscriptions et les médailles, documents fort utiles, mais fort arides. Je me fais donc conscience de prévenir ici les amateurs de l'histoire pittoresque que je ne saurai leur en donner. Il faudrait l'inventer, et je ne me sens pas assez d'imagination pour cela.

Une chose me console, pourtant : c'est que je vais respirer une atmosphère plus humaine. Lorsque je songe à ces sanglants cloaques qu'il m'a fallu traverser, en racontant l'histoire des Césars, je renonce volontiers à ce pittoresque du crime. Je n'aurai plus à exhiber une ménagerie de tyrans. Au moins vais-je avoir affaire à des hommes de sens, non pas à des fous; à des hommes de quelque conscience, non pas à des monstres; à des hommes que la pauvreté morale de leur siècle, que les préventions des temps modernes ont pu faire exalter outre mesure, mais, à tout prendre, à des hommes. Si c'est un spectacle parfois salutaire, quoique repoussant, que celui du crime porté à des proportions colossales, c'est un spectacle aussi utile et plus noble que celui de saines intelligences et d'âmes honnêtes, investies du plus vaste pouvoir qui ait été aux mains d'un homme, essayant de faire ce que les conditions de l'antiquité permettaient de faire pour le salut du genre humain.

## CHAPITRE II

VESPASIEN. — EMBARRAS DE L'EMPIRE

— 69 —

Dans l'été de l'année 70, le nouvel empereur, Vespasien<sup>1</sup>, arrivait à Rome, après un long séjour à Alexandrie, dont j'ai dit ailleurs les motifs et la durée. Il trouvait Rome agitée, inquiète, divisée, appauvrie, affamée, avec son Capitole en cendres et ses lois fondues dans le brasier du Capitole; pleine d'aventuriers, de pillards, de décombres, de procès.

Deux espèces d'hommes se la partageaient et se la disputaient : l'une, qui n'était pas trop abattue; l'autre, qui se croyait merveilleusement relevée par le triomphe de Vespasien : les aventuriers et les hommes d'ordre, la Rome impériale et la vieille Rome. Les premiers, c'était

<sup>1</sup> T. Flavius Vespasianus né à Reate (Rieti), le 17 novembre an 9 de l'ère vulgaire; consul en 50, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79. *Imperator* vingt fois; en 70 (cinq fois); en 71 (trois fois); en 72 (deux fois); en 74 en 75, (quatre fois); en 76, 77, 78, 79. — Auguste, 1<sup>er</sup> juillet 69; — mort à Cutilies, ou *Aquæ Sabinae*, le 24 juin 79. Voyez sur lui, Tacit., *Hist.* III-V, Suétone, *in Vespas.*; Xiphilin, lxxvi; Aurel. Victor, *Epitom...* et *de Cæsarib.*; Eutrope, VII, etc.